

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 16

Artikel: Piquepot et Mathurine
Autor: Saulière, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quoi qu'il en soit, c'est un réel progrès que d'éloigner du centre des villes les scènes sanglantes de l'abattoir, qui ne peuvent guère contribuer à l'adoucissement des mœurs.

Une chose tout particulièrement intéressante dans le programme de la journée de lundi était le banquet à la Tonhalle : « Ah ! s'il n'y a pas là un fier morceau de rôti, se disait-on tout bas, il n'y en aura jamais nulle part ! » Aussi, au retour du cortège, personne ne se fit presser pour prendre place à table.

Tout était excellent, bien préparé, et tout fut attaqué avec un appétit superbe. De nombreux convives, qui s'étaient attendris quelques moments auparavant sur le triste sort des bœufs menés à la boucherie, n'étaient plus, à diner, que des végétariens de cœur, ne dédaignant point d'associer aux petits pois, aux haricots et aux tendres carottes, une confortable et succulente tranche de rosbif.

Lorsque la partie oratoire commença, on se demanda tout naturellement sur tous les bancs comment s'en tirerait celui qui serait chargé de porter le toast traditionnel à la patrie, après une matinée consacrée aux abattoirs, aux bœufs, aux moutons et aux cochons.

Eh bien, toutes ces bêtes ne déroutèrent point M. A. Demiéville, qui s'acquitta fort habilement de sa tâche, en faisant un historique intéressant de la boucherie dès l'origine, et en concluant sur le fait qu'en travaillant à donner à nos populations une nourriture fortifiante, de bonnes viandes surtout, on faisait des hommes robustes et sains, et que par conséquent on travaillait pour la patrie.

Au nombre des peintures qui décoraient les murs de la Tonhalle se trouve le serment du Grütli. Les trois fondateurs de la Confédération helvétique avaient l'air de considérer avec stupéfaction tout ce qui se consommait dans cette salle, et de se dire : « Comme on mange et comme on boit aujourd'hui !... Où est le bon vieux temps ? »

Mais M. Demiéville leur répondait du regard : « Rassurez-vous, mes braves ; nous travaillons pour la patrie ! »

L. M.

Sous le titre **Piquepot et Mathurine**, M. Auguste Saulière publie l'amusante petite histoire qu'on va lire :

Piquebot avait épousé Mathurine.

Ils s'aimèrent d'abord, selon la coutume ; mais, selon la coutume aussi, leur enthousiasme conjugal s'éteignit vite. Rien n'est durable ici-bas, pas même les empires ; comment voudriez-vous exiger qu'un ménage vécût longtemps d'accord ? Un homme et une femme ont beau être bien assortis, comme Mathurine et Piquepot, par exemple : il vient un jour où, sans savoir pourquoi, l'on se trouve mutuellement toute sorte de défauts.

Les deux conjoints n'échappèrent pas à la loi commune ; leurs querelles continuelles amusèrent bientôt tout le quartier.

La femme surtout avait la langue vive ; c'était elle qui presque toujours entamait les débats. Rien ne la contentait et tout la mettait en colère.

— Que ne me suis-je rompu le cou la veille de mes noces ! disait Piquepot avec conviction.

— Je t'aurais pleuré en ce moment-là, risquait Mathurine ; faut-il que l'on soit bête !

— Tu étais charmante alors.

— Tu étais fort aimable.

— Mais que tu as changé !

— Eh ! quand une femme change, c'est toujours la faute du mari.

— De quoi te plains-tu donc ?

— Oh ! de rien. Je dois m'estimer très heureuse, au contraire. N'est-ce pas que je suis heureuse ?

— Il me semble pourtant...

— Qu'est-ce qu'il te semble ? Nous avons des caractères trop opposés, vois-tu, Piquepot. Tu ne m'as pas encore comprise, et un homme qui ne comprend pas sa femme peut être un excellent citoyen, il ne fera jamais un bon mari.

Vous remarquerez que les griefs de Mathurine étaient bien vagues, mais il n'en faut pas plus à certaines femmes pour mettre le feu aux quatre coins de la maison. Comme l'on s'accoutume à tout, excepté à la misère, Piquebot finissait par en prendre son parti. Rentier, les journées lui paraient par trop terriblement longues sans la distraction de ces guerres perpétuelles. Il ne digérait jamais mieux que lorsqu'il s'était bien disputé.

Ses amis lui demandaient quelquefois :

Mme Piquepot gronde-t-elle toujours ?

— Je vous crois ! De plus fort en plus fort.

— Et comment, diable ! pouvez-vous tenir dans la compagnie d'une femme si tempétueuse ?

— Ah ! expliquait-il gaiement, je vous assure que ses colères m'amuse, au lieu de me fâcher. Vous autres, chez vous, vous ne savez que dire, tandis que Mathurine et moi nous avons toutes les minutes des sujets de contestation. A peine sommes-nous réveillés que la bataille d'injures commence.

Nous répétons bien un peu les mêmes choses ; mais il n'importe : cela fait au moins aller la conversation. Ma parole, si Dieu vengeur paralysait la langue de ma femme, je serais le premier attrapé. Plus de disputes, plus de gros mots ! Il y aurait de quoi mourir d'ennui avant la fin de la semaine.

Le propos fut rapporté à Mathurine, qui pensa méchamment :

— C'est bon à savoir ! Les injures ne font plus rien à Piquepot ; je vais essayer du silence.

Dès le lendemain, elle se tut avec obstination ; midi arriva qu'elle n'avait pas encore soufflé mot. Le déjeuner se passa dans le même mutisme. Cela devenait irritant, à la fin.

— Ton café ne vaut rien aujourd'hui ! déclara le mari.

Or, précisément, le café était le triomphe de Mme Piquepot ; elle le préparait de ses mains, elle y mettait sa gloire ; elle n'invitait jamais deux fois les gens qui oubliaient de lui adresser des compliments sur la délicieuse saveur de son moka. Ne pas en vanter le goût aromatique, c'était donc le meilleur prétexte à querelle que l'on pût rencontrer.

Mathurine, pourtant, demeura impassible.

— Ton café ne vaut rien ! réitéra Piquepot.

Nouveau silence.

— Je te répète que ton café ne vaut rien.

Le même silence continua. Mathurine savourait tranquillement sa tasse.

Vous n'imaginez pas la stupéfaction de Piquepot devant ce calme inattendu. Un miracle s'était-il opéré dans la nuit ? Sa femme était-elle devenue subitement sourde et muette ? Que signifiait un caprice si renversant ?

— Mais injurie-moi donc ! criait-il à Mathurine. Je n'ai pas épousé une statue. Tu me dois obéissance ; je te somme de me parler, poliment ou non, je m'en moque,

— insolemment, je le veux bien; soufflette-moi, je te pardonne d'avance. Je te rendrai seulement les soufflets, parce que ce sera une occasion de te répliquer. Continuons de vivre malheureux, mais vivons. Nous aurons bien assez le temps de nous taire quand nous serons enterrés !

Tant d'éloquence fut perdue. Mathurine s'obstina, elle avait fait vœu de silence. La plus punie, c'était peut-être la femme; mais comme le mari s'ennuyait !

Celui-ci consulta le juge, voulant forcer Mathurine, par sentence, à retrouver la parole. Mais le Code, qui contient tant d'articles, n'a pas prévu ce cas spécial.

Une femme muette par goût, l'événement est si rare.

— Oh ! tu parleras malgré toi ! Je connais un moyen pour te faire parler ! disait à part lui Piquepot en regardant Mathurine.

Et devinez-vous le stratagème qu'il imagina ?

Un jour, en l'absence de sa femme, il confectionna un mannequin qu'il revêtit de ses propres vêtements, puis il le coiffa de son chapeau; puis, quand il fut satisfait de la ressemblance, il passa la corde au cou de ce Piquepot en paille, et le pendit en bonne vue, au milieu de la chambre.

Lui-même se cacha sournement sous le lit.

— Et maintenant, se disait le malicieux compère, tu peux rentrer, Mathurine ! Tu vas avoir une surprise si agréable que tu en remercieras forcément le Seigneur.

Cela ne manqua point. Dès que Mme Piquepot aperçut le prétendu cadavre de son mari, la joie de la délivrance lui délia la langue. Se campant devant le mannequin, elle se soulagea de son long mutisme par des apostrophes diaboliques :

— Tu ne pouvais pas mieux finir, scélérat ! M'as-tu assez fait souffrir pendant nos quinze années de mariage ! Tu t'es rendu justice, misérable ! et tu as bien choisi le genre de mort que tu méritais.

— Peste ! ma chère mignonne, l'interrompit le terrible railleur Piquepot, en sortant tout à coup de sa cachette, tu me fais là de jolis compliments ! Comment ! tu n'es pas muette ? Il te faut ma mort pour te guérir ? Fichtre, je ne suis pas pressé, j'aime mieux que tu ne parles jamais, et je vais me bien soigner, entends-tu ? pour te faire enrager le plus longtemps possible.

Le tour était de bonne guerre. Mathurine elle-même admira la malice spirituelle de son mari et capitula.

— Soit, déclara-t-elle, non sans dépit; chamaillons-nous encore.

Ils ont soixante-cinq ans tous les deux; ils se querellent de bonne humeur au moment où j'écris cet article. Ils se sont demeurés fidèles dans leur inimitié. Et le temps s'écoule pour eux, sinon agréablement, au moins rapidement.

La Fontaine a dit :

La dispute est un grand secours;
Sans elle on dormirait toujours.

C'est un des mille moyens d'être heureux; mais le fabuliste s'est contenté de recommander celui-là, tandis que Mathurine et Piquepot l'ont mis résolument en pratique.

AUGUSTE SAULIÈRE.

Lè Cent-Suisses.

Dào teimps dâi râi dè France, dè cliâo dè dévânt lo vilhio Napoléon, l'aviont adé onna garda qu'on lâi desâi lè Cent-Suisses, po cein que l'étiônt ti dè pè châtôtrè. L'est dein cliâ garda, qu'on lâi desâi assebin lè « z'habits rodzo », qu'étaîlo fameux Thévenaz, cé qu'avâi met tot solet su lo trabetsset lo caïon

à Louis dize-houit, on caïon dè 350, que lè tia-caïons dè pè Paris n'aviont pas étâ fotus dè sagni eintrè leu. Faut bin derè que cliâo Cent-Suisses étiônt dâi rudo lulus, qu'aviont ti la mësoura po étrè grenadiers, et ma fâi ne fasâi pas bon allâ fotemassi déveron lo tsaté po fèrè dâi farcès.

On dzo qu'on batsivè on bouébo ào râi Louis treizè, y'avâi grand tirebas per tsi lo râi, et dein cé teimps, quand y'avâi 'na fête, tsacon sè déguisâvè tot coumeint tsi no ào bounan; on sè mettâi dâi vezadzirès et on s'affubliâvè oquîè per dessus sè z'haillons po pas étrè recognus, et dinsè équipâ, on fasâi dâi folérâ qu'on s'amüsâvè què dâi bossus.

Don lo né dé cé batsi, qu'on dansivè, tsacon menâvè sa danchâosa pè la cousena dào tsaté po bâirè on verro dè siro et po medzi oquîè, et cliâo que ne dansivont pas lâi allâvont tot parâi quand l'aviont einviâ dè bâirè on verro et dè trossâ on bocon, kâ Louis treizè s'étâi bin montrâ et y'avâi quie à bâirè et à medzi « en veux-tu, en voilà ».

Pèrmi cliâo que lâi allâvont sè goberdzi, l'ai avâi on grand galâpin que lâi étâi dza z'u on part dè iadzo, que medzivè et que bévessâi coumeint on allemand, et qu'étâi déguisâ que n'avâi pas moian dè savâi quoui l'irè, et cein intrigâvè lo mondo dè lo vairè agaffâ et fifâ atant et asse soveint, kâ revegnâi à tot momeint et à la fin dào compto lè sommeillers dào râi sâ desiront : Mâ quoui dào diablo est-te cein què cé rupian que pào dinsè tant bafrà ? avoué cé commerce ne sein dein lo ka d'étrè à l'af-front, et ne foudrà pas que la medzaille et lo liquido fassont défaut.

Adon sè mettont à sâidrè lo gaillâ que s'ein va tot drâi ào coo dè garda, et ein guegneint pè la fenêtra, vayont que cé grand lulu est tot bounameint on Suisse que trësâi sè z'haillons dè déguisadzo et que ion dè sè camerâdo lè z'einfâtâvè po allâ rupâ oquîè à son tor; et cliâo farceu, qu'étiônt 'na quinjanna dè garda cliâ né quie lâi étiônt ti z'u lè z'ons après lè z'autro, avoué lè mémo z'haillons, que l'est po cein qu'on avâi cru que l'étâi adé lo mémo qu'ein poivè tant reduirè.

Lè sommeillers alliront cein redipettâ ào râi et à sa fenna, qu'ein riziront tant, que l'ein eurent mau ào veintro et que defeindiront à l'âo dzeins dè derè on mot à cliâo brâvo Suisses, mâ que lè faillâi lâissi fèrè et tsouyi que ni lo vin ni la vicaille ne lâo manquâi.

Un journal scientifique décrit une invention qui vient de voir le jour en Amérique et dont l'utilité pratique est vraiment frappante. On connaît le petit appendice illusionnant que les dames s'accrochent de l'autre côté, comme dit la chanson, et auquel les gamins de Paris ont donné le nom familier de strapontin.

C'est ce mot strapontin qui a inspiré l'inventeur américain.

Pourquoi, s'est-il demandé, laisser sans emploi l'espace considérable qui se présente, au-dessus du strapontin, dissimulé par les draperies de l'arrière-jupe ? Et il y a logé une sorte de support léger, qui, articulé d'une façon ingénieuse, constitue un siège portatif que la dame emporte partout avec elle. Lors-